

français dans toute la force du terme, né en France d'une jeune française, élevé et entraîné en France. Il a battu l'un des meilleurs poulains anglais sur une distance précieusement favorable à son adversaire, et la place qu'il tenait à 500 mètres du but permit de déclarer qu'il était redoutable dans le derby anglais. Un enthousiasme immense a salué cette belle victoire sur la piste et au pesage. *Glacéur* a été acclamé par de nombreux jockeys, dont les Anglais ont pris une large part.

Le grand-prix de la ville de Paris consiste en un objet d'art donné par l'Empereur, et 100,000 fr. en espèces, données, moitié par la ville de Paris, et moitié par les 8 grandes compagnies, et chemins de fer, pour poulains entiers et pouliches de toutes espèces et de tous pays, nés en 1866. Entrée 1,000 fr. Distance, 2,000 mètres, (grande piste.)

*Glacéur* était monté par Kitchener; il appartient à M. Lupin.

Nos lecteurs connaissent l'histoire du ministre Corbière vidant bourgeoisement ses poches devant le roi Louis XVIII. Cette anecdote inspire au *Monde* une réflexion pleine de sens et de vérité: « Si, dit-il, tous les personnages qui depuis vingt ans tiennent ou ont tenu le haut du pavé, se voyaient inopinément contraints de vider leurs poches devant la France, ce serait un curieux spectacle, et une rude besogne. »

« Quelques-uns cependant se présenteraient d'un air fier: »

« Foutillez-moi! criaient-ils. Rien. Oh! les honnêtes gens que ces viveurs superbes! Au fond de chacune de leurs poches on trouverait un trou par où sont écoulés des millions. »

La liberté de la presse fait chaque jour de nouveaux progrès. A l'île Bourbon, les rédacteurs du journal clandestin *Le Cri d'alarme*, ont été traduits en conseil de guerre et le ministère public a requis contre eux la peine de mort.

On sait qu'à la suite des événements qui ont eu lieu en décembre dernier, la colonie a été mise en état de siège. On attend avec quelque impatience le verdict du tribunal militaire agissant en vertu de son pouvoir par trop discrétionnaire.

On écrit de Matera à l'Italia de Naples, à propos de la bande du fameux Cappuccino:

Cappuccino appartient au vieux brigandage. Il est du petit nombre des contemporains de Crocco, de Donatello et de Nino Nanco, qui ont pu se soustraire aux poursuites en se cachant parfois, pendant des saisons entières, chez les *maniangoli*. Mais, cette fois, Cappuccino a débité par des actes de férocité qui rappellent les temps de Garuso. Ces jours derniers, quelques paysans et un enfant de douze ans, Giuseppe Giurginsano, se trouvaient dans une cabane du territoire de Matera. Pendant qu'ils prenaient quelques instants de repos, ils virent au pâtre à l'improviste des individus armés de fusils à deux coups de revolvers, de poignards et de haches.

L'un d'eux plus petit, mais ayant des épaules énormes, marchait à leur tête, étant leur chef. Il portait un chapeau noir à larges bords couvrant à moitié son visage hâlé et repoussant. Il était vêtu d'une veste de velours avec boutons d'argent, et avait de hautes bottes remontant jusqu'au-dessus du genou. C'était Cappuccino lui-même. Les pauvres paysans, à cette vue inattendue, demeurèrent pétrifiés, et n'osèrent prononcer un seul mot. Ils avaient reconnu le féroce assassin et leur sang s'était glacé dans leurs veines. « Levez-vous! » commanda d'une voix brusque l'un des bandits. Les quatre paysans se levèrent aussitôt, laissant échapper de leurs mains, le morceau de pain avec lequel ils reprenaient leurs forces épuisées par un long travail.

Le brigand qui avait parlé prit une gourde de vin qui se trouvait par terre et la tendit à Cappuccino qui, ayant bu, la fit passer à ses compagnons. Le pain et le fromage des paysans furent dévorés en un instant. Avec ces paysans se trouvait un nommé Oranzio, arrivé depuis quelques jours dans ces campagnes, afin de chercher du travail. Cappuccino, reconnaissant peut-être à la physionomie d'Oranzio qu'il n'était pas de l'endroit, lui dit d'une voix irritée: « Qu'es-tu venu faire ici? — Je suis venu pour travailler. — Cet individu dit Cappuccino en se tournant vers ses hommes, doit être un espion payé pour chercher nos traces. » A ces mots, il lui porta à la tête un coup de hache.

Les malheureux tombés. — Tu n'es pas mort, vilain espion? s'écria Cappuccino. Donnez-lui le coup de grâce, mais avec des armes blanches. Ce serait dommage de gaspiller nos munitions pour ce misérable. Alors, une grêle de coups de hache et de poignard s'abattit sur Oranzio, qui n'eut bientôt plus figure humaine. « Et vous autres, que faisiez-vous avec lui? » reprit Cappuccino en s'adressant aux autres paysans. Ces infortunés étaient tellement épouvantés qu'ils ne pouvaient dire un mot. Peut-être ne pouvaient-ils, en effet, rien dire sur le compte d'Oranzio.

Ce silence ne fit qu'accroître les soupçons de Cappuccino, qui, après quelques autres interrogations, ordonna qu'on massacrât ces pauvres gens à coups de hache. L'un se nommait Giuseppe Laurenzino, l'autre Silvestre Bessante. Ils étaient tous deux jeunes. Il tombèrent près du cadavre du malheureux Oranzio. Les victimes étaient déjà au nombre de trois. Il ne restait plus que l'enfant Giurginsano, qui, à genoux et pleurant, implorait dans ses mains une petite

façon sous cet embleme, et un des héros de la guerre civile, le général Cappelletti. Ce fut le seul homme fendu d'un seul coup.

La santé de l'empereur de Chine, le prince de Galles, le prince de Monaco, le prince de Parme, le prince de Salaparuta, les médecins lui ont ordonné une saison à Sagnone de Luchino.

Le prince de Monaco, le prince de Parme, le prince de Salaparuta, les médecins lui ont ordonné une saison à Sagnone de Luchino.

La Liberté annonce que M. Edmond About écrit une brochure commandée par le gouvernement, qui lui est payée d'avance 20,000 francs.

Il est destiné à préparer la présentation au Corps législatif d'une loi nouvelle sur les associations ouvrières.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

Le roi et la reine de Naples viennent de traverser la France, se rendant en Bavière.

On lit dans le *Drift*: Notre correspondant de New-York nous écrit à la date du 5 mai.

J'ai obtenu des détails non moins intéressants qu'authentiques sur un événement qui se va imminente rétablissement même au Texas, encore que cet Etat n'ait pas encore pu se rendre compte de la situation. C'est du Texas, en effet, que grand nombre de nos réfugiés pourraient être ramenés à leur pays d'origine, et que se sont réfugiés les plus compromis des hommes du Sud qui, pendant la guerre civile, avaient formé des bandes de cavaliers nomades, les fameux *desperados*, qui, à l'époque de l'Empire mexicain, harassaient notre armée en Espagne, pillant les convois et assassinant les trainards.

Ces bandes portent indifféremment dans le Sud le nom de *desperados* ou celui d'*outlaws*. Ce dernier mot signifie « mis hors la loi, » et le premier « des déshonorés capables de tout. » Je conserverai ces dénominations pour éviter des périphrases.

Un de ces *desperados* qui, s'il n'était pas l'ami du trop célèbre outlaw Gulien Baker, ne lui cédait en rien, soit pour l'énergie, soit pour la ferocité, Bickersstaff dont les journaux n'ont eu que trop d'occasions de citer le nom, accompagné d'un autre outlaw du nom de Thompson, avait pris, à la fin de l'automne dernier, ses quartiers d'hiver dans le comté de Johnson, un des plus fertiles du Texas. Il s'y était donné le nom de Thomas. Il se faisait passer pour un réfugié qui avait eu mille à partir avec l'autorité militaire. (Le Texas est encore occupé militairement et placé sous le doux régime de la loi martiale.)

Ce ne fut que vers la fin de janvier ou le commencement de février qu'on apprit que ce Thomas n'était autre que le redouté Bickersstaff; mais le peuple en avait bien trop peur pour lui laisser soupçonner qu'on avait percé son incognito. Il paraissait et disparaissait comme par enchantement, sans qu'on pût jamais savoir d'où il venait, ni où il allait. Quel quefois il se montrait en compagnie de Thompson, quelquefois il était seul; mais dans l'un comme dans l'autre cas il n'apparaissait jamais qu'armé jusqu'aux dents.

Entre temps de nombreuses déprédations se commettaient dans le riche comté de Johnson. Des vols importants étaient signalés tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Pendant l'absence des planteurs, leurs plantations étaient mises au pillage. Les bagages étaient violemment dépouillés de leurs armes, de leurs instruments de travail, souvent même de leurs vêtements. Ces mystérieux malfaiteurs avaient, au besoin, recours à l'incendie.

Il résulta de cette succession de crimes que les gens de couleur prirent l'épouvante, et que les planteurs eurent beaucoup de peine à les empêcher de quitter leur service; encore ceux qui restaient ne faisaient-ils pas le quart de leur travail accoutumé. Pour tout dire en un mot, Bickersstaff était devenu un objet de terreur pour tout le monde. En voici un exemple qui paraît incroyablement s'il n'était pas officiellement constaté.

Dans la première semaine d'avril, le comté de district du comté se réunit à Alvarado, qui en est le chef lieu. Les magistrats se rassemblèrent bientôt de la présence des *desperados*. L'administration de la justice était devenue impossible, les huissiers n'osant pas délivrer les assignations. Le grand jury se laissa intimider et se sépara sans avoir accompli le quart de sa tâche. Le juge président lui-même, M. Norton, craignant pour sa vie, s'enfuit sous un déguisement, et la cour cessa de siéger.

Le coup était déjà plein, ce nouvel incident la fit déborder. Les habitants d'Alvarado résolurent de faire face au danger, et s'armèrent en conséquence.

Le jeudi 8 avril, une demi-heure avant le coucher du soleil, Bickersstaff et Thompson entrèrent à cheval dans la ville et se dirigèrent vers le coin de la place publique, où ils arrêtaient leurs montures; mais avant qu'ils eussent le temps de mettre pied à terre, plusieurs coups de fusil furent tirés sur eux.

Thompson tomba de cheval: il était mort. Bickersstaff, un revolver à six coups dans chaque main, tomba aussi; mais il put se relever et faire feu à plusieurs reprises. Heureusement il n'atteignit personne. Les habitants tirèrent de nouveau, et l'outlaw retomba baigné dans son sang. Il ne survécut que deux heures.

Le lendemain eut lieu l'enquête du coroner, et les jurés lui furent pas longtemps à rendre un verdict déclarant: « Que les dits individus ont péri à la suite de coups de feu tirés sur eux par des habitants d'Alvarado agissant pour la défense de leurs vies et de leurs biens et conformément à la proclamation de mise hors la loi, des individus déshonorés lancée par le gouvernement de l'Etat. »

Les deux cadavres ont été chacun un certain temps exposés dans le cimetière de la ville.

Ainsi à fin un homme qui occupera une des plus tristes pages des annales criminelles, si riche déjà au Texas, il avait franchement accepté la position d'outlaw, et choisi pour principal métier le vol de grand chemin à main armée. Il avait maintes fois déclaré qu'on ne le prendrait jamais vivant; il a tenu parole.

Bickersstaff n'était âgé que de trente ans. Il était frère de corps, sa taille était de cinq pieds dix pouces anglais, il pesait vingt quatre livres, et avait le visage d'un homme d'âge mûr. Ses yeux étaient d'un bleu clair, et la blancheur de sa peau était remarquable dans une ré-

gion où tous les teints sont plus ou moins bruns. Il était Texien d'origine, et son père, qui habitait encore au Texas, avait été déporté depuis vingt ans, à Gray-Roch, comté de Tarrant, par le général Sherman.

Parmi les attentats les plus audacieux commis par Bickersstaff, on cite son attaque, à la tête de sa bande, l'été dernier, d'un convoi de vivres et de munitions appartenant au commissariat général des Etats-Unis, qui se rendait de Austin, la capitale de l'Etat, aux Sulphur Springs, dans le comté d'Hopkins. Deux des soldats de l'escorte furent tués, il perdit trois de ses hommes, mais la victoire lui resta et il prit possession du convoi. Plus tard, il fit une autre tentative du même genre, mais il échoua cette fois. Il n'eut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

J'avais préparé pour aujourd'hui le récit d'un attentat bien différent commis en Louisiane par une bande de Texiens, qui s'étaient donné l'immense mission de tuer tous les nègres qui leur tomberaient sous la main. C'est une sorte de vengeance politique en ce sens que ces nègres ne sont mis à mort que pour les punir de leur attachement à la cause de leur admission à la citoyenneté. Mais, de peur de vous envoyer une trop longue correspondance, je garderai mon récit pour une autre occasion.

Il pleut de phénomènes vivants. Toutefois il écarte l'âme que la nature se met en mouvement de quelque chose de plus neuf et de moins vulgaire que les enfants à deux têtes et les jumaux soudés par le cou, par l'abdomen ou par les reins. Le nouveau cas, très en l'honneur par un journal de Marseille, a du moins le mérite de l'originalité. Il est vrai qu'il lui arrive de l'Espagne; à beau mentir qui vient de loin.

Il s'agit d'un nouveau-né, venu au monde à Jaca, en Aragon, il y a un mois environ, et dans l'orbite visuelle duquel on voit un cadran de montre ovale parfaitement imprimé.

Rien ne manque au cadran. Les chiffres sont tracés et nettement espacés de cinq en cinq minutes.

Les aiguilles sont figurées par des lignes légèrement incurvées.

Lorsque l'enfant ouvre bien les yeux, on distingue les minutes, qui sont clairement ponctuées, et les heures, indiquées en signes beaucoup plus visibles que les minutes.

Ce n'est pas tout, et c'est ici que se révèle la plus surprenante bizarrerie qui ait été remarquée dans les écarts de la nature.

On a remarqué que nouveau né était pris très souvent d'un spasme nerveux qui correspondait à l'heure de l'intervalle que met une aiguille de montre à parcourir le cadran.

Lorsqu'une heure est écoulée, l'enfant fait entendre un hoquet très distinct et cadencé qui imite le tic-tac d'une sonnerie rauque d'une montre à répétition.

Les commentaires, ainsi qu'on le pense bien, vont leur train à Jaca, au sujet de cet enfant phénoménal.

On a consulté tous les barbiers accoucheurs, toutes toutes les matrones et diseurs de bonne aventure.

La seule explication qui ait été donnée de cette merveilleuse montre humaine est que la mère avait eu un désir ardent d'avoir une montre en or lorsqu'elle devint enceinte de cet enfant.

Et voilà comment se procure une montre à l'ail.

Voici le sommaire de la *Revue du Monde catholique* du 23 mai 1869:

- I. — Pro Domo. — Louis Veuillot.
- II. — Notes et souvenirs d'un officier pontifical (fin). — Russel Killough.
- III. — L'Amateur au salon. — Bethild Baupol.
- IV. — Les récentes explorations du globe. — Front de Fontperrière.
- V. — Le bouquet de primévères (Nouvelle). — J. M. Villoreux.
- VI. — Chronique du concile. — J. Chantrel.
- VII. — Revue politique de la quinzaine. — E. Veuillot.
- VIII. — Chronique littéraire. — Ernest Schuster.
- IX. — Bulletin bibliographique. — Jean Lander.

TRIBUNAUX

Mme la princesse de Beaufrémont, née Valentine de Chigny, a formé contre son mari, le colonel prince Paul de Beaufrémont, une demande en séparation de corps.

Elle articule dans sa requête d'abord l'incapacité d'humeur puis l'abandon auquel elle a réduit son mari en quittant la France pour aller au Mexique prendre part à la contre-guerrilla, et enfin des scènes lors desquelles son mari se serait montré grossier à son égard. Elle conclut à une enquête.

Avant-hier, M. Dufour, au nom de M. le prince de Beaufrémont, résistait à la demande en séparation, invoquant surtout l'intérêt des deux enfants nés du mariage. Il s'est efforcé de montrer que Mme de Beaufrémont n'avait pas de griefs sérieux contre son mari. Dans sa correspondance, elle consigne bien une certaine incompatibilité d'humeur, mais elle consigne à son mari de suivre ses penchants, elle lui dit avec une certaine mélancolie qu'il n'était pas fait pour le mariage, que ses goûts légers, que son humeur aven-

urrière la portaient vers une vie plus libre, plus indépendante.

Dans d'autres lettres, la princesse avoue qu'elle avait elle-même peu de vocation pour le mariage. Que son amour pour les arts, son goût décidé pour les sciences et pour l'étude, sa passion pour la solennité et la vie d'honneur, l'indépendance de son humeur, lui eussent rendu facile, agréable même, la retraite dans le célibat.

Il est vrai que ces lettres, écrites à son mari par Valentine de Chigny, sont datées de Méaux, d'une terre où elle s'était retirée et où elle avait commencé par vivre dans un isolement complet, qui porte à l'exaltation. La princesse, elle-même, dans un accès d'humeur: « Avez-vous moi que le mariage est bien l'institution la plus intéressante de toutes que le monde connaisse. »

Aussi, quand le prince revint du Mexique, bien qu'il eût gagné les épaulettes de colonel et le croix d'officier, la princesse, peu sensible à ce prestige, refusait de reprendre avec lui la vie commune, et forma bientôt la demande en séparation dans laquelle elle persiste aujourd'hui.

Il est vrai qu'elle reproche à son mari certains procédés de nature à froisser une nature sensible, délicate et fière, telle que Mme de Beaufrémont, et que celle-ci, telle que Mme de Beaufrémont n'apprend le retour du Mexique de son mari que par une dépêche que celui-ci lui adresse, et qui contenait ces seuls mots: « Où sont mes chemises? Je ne les trouve pas. » — Pas un mot de plus.

Elle reproche aussi à son mari d'avoir conservé avec elle certaines brutalités de langage qui rappellent trop la vie et le langage des camps.

Le tribunal, après la réplique de M. Dufour et de Me Arou, a remis à vendredi pour entendre l'avocat impérial Maugel.

CHEMIN DE FER DU NORD

De Lille à Mouscron

Départ de Lille, (matin), 5.30, 7 h., 8.30, 9.55, 11.05, (soir), 12.52, 2.25, 4.30, 6 h., 7.30, 10.05, 11.15.

De Roubaix, (matin), 5.47, 7.48, 8.48, 10.13, 11.25, (soir), 1.10, 2.43, 4.48, 6.18, 8.17, 10.22, 11.31.

De Tourcoing, (matin), 5.54, 7.29, 8.59, 10.24, 11.35, (soir), 1.21, 2.54, 4.59, 6.29, 8.24, Arrives, 10.27, 11.36. Ces deux derniers trains ne vont pas jusque Mouscron.

Arrivée à Mouscron, (matin), 6.10, 7.45, 9.45, 10.40, 11.50, (soir), 1.37, 3.10, 5.15, 6.45, 8.40.

De Mouscron à Lille.

Départ de Mouscron, (matin), 7 h., 8 h., 9.30, 11.05, (soir), 12.10, 3.10, 4.50, 5.45, 7.44, 9.10.

De Tourcoing, (matin), 5.10, 7.12, 8.12, 9.42, 11.17, (soir), 12.22, 1.52, 3.22, 5.02, 5.55, 7.28, 9.24, 11.02.

De Roubaix, 5.17, 7.21, 8.21, 9.51, 11.26, (soir), 12.31, 2.01, 3.31, 5.11, 6.12, 7.38, 9.36, 11.11.

Arrivée à Lille, (matin), 5.35, 7.39, 8.39, 10.09, 11.44, (soir), 12.49, 2.19, 3.49, 5.29, 6.31, 7.56, 9.54, 11.59.

De Lille à Béthune et à Bully-Grenay

Depart de Lille (porte des Postes) pour Loos, Haubourdin, Wavrin, Don, Marquillies, La Bassée, Violaines, Guinchy, Beuvry, Béthune, (matin), 8.08, 11.43, (soir), 4.33, 8.08.

Trains de marchandises: 4.33 et 5.20 soir.

De Violaines pour Guinchy, Beuvry, Béthune, (matin), 6.05, 9.08, (soir), 12.43, 5.33, 9.03, — minute 34 les vendis.

De Violaines pour Vermeles et Bully-Grenay, (matin), 6.35, 9.03, (soir) 12.34 5.33.

Retour vers Lille.

Depart de Béthune pour Beuvry, Guinchy, Violaines, La Bassée, Marquillies, Don, Wavrin, Haubourdin, Loos, Lille, (matin), 6.43, 10.23, (soir), 1.30, 4.55, 9.30.

Marchandises: de Béthune, (soir), 1.35 de Violaines, (soir), 2.10.

De Bully-Grenay pour Vermeles et Violaines, (matin), 6.40, 10.17, (soir), 1.30 6.40.

Correspondance, à Bully-Grenay, avec les trains de Paris et Hazebrouck.

Librairie J. Rabou

Mois du Sacré-Cœur

composé de trois neuvaines et un triduum pour tous les jours du MOIS DE JUIN.

par le R. P. Al. Lefebvre de la Compagnie de Jésus, religieux de J.

PRIX: 2 fr. 50.

Visites au Sacré-Cœur de Jésus

Notre-Dame du Sacré-Cœur

Saint-Joseph

PRIX: 1 fr. 50 cent.